

Balkis

CHLOÉ FALCY

Je me rappelle les visages tannés par le soleil, les profils fuyants et silencieux lorsqu’ils se courbaient pour passer le seuil de l’entrée. Les paysans des terres de mon père, en quête de conseil, de protection ou de justice. Parfois des trois. Les hommes s’enfermaient dans son bureau envahi de fumée de pipe et de cigarette, et les voix résonnaient jusque dans le bois de la porte.

De notre maison de Mossoul, je me souviens des pièces qui bourdonnaient de voix d’hommes et de femmes, habitants ou visiteurs. Des épices qui embaumaient la cuisine, du bruit des femmes qui s’y activaient pour préparer des plats aussi élaborés que savoureux, suffisants pour rassasier tout le quartier. Mon frère, mes sœurs, mes cousins et moi y volions des amandes que nous dégustions en secret sur le toit ou au fond du jardin.

Je me rappelle aussi la porte entrebâillée sur des cris que j’ai entendus plus d’une fois. Malgré la vigilance des femmes présentes, je volais un coup d’œil à la scène : des draps tachés de sang, des jambes écartées sur une chose entre vie et mort. Le visage en sueur de ma mère, défiguré par la crainte et la souffrance. Des mains nous repoussaient au fond du couloir. Mais nous revenions toujours sur nos pas, petites mouches attirées par l’horreur, et apercevions une femme drapée de silence qui sortait de la chambre, serrant un paquet ovale dans ses bras.

Un matin, la porte resta fermée. Dans la chambre, des pleurs heurtaient les murs. Un petit être était enfin sorti vivant du nid de chair et nous avait offert l’énigme de ses paupières fermées. Ma petite sœur Badiya, la seule qui ne se retourna pas sur le seuil de la vie, qui ne finit pas dans un sac de coton, le corps trop fragile.

Mais, surtout, je me rappelle ces jours où Utu, le dieu Soleil, ne semblait régner que pour brûler la frontière entre le ciel et la terre. La chaleur enserrait le cœur pour le faire battre au ralenti et asséchait l’air de son souffle ardent. Je ressens encore cette sensation de feu dans les veines, comme si j’étais gorgée du café de ma mère. Nous restions allongés des après-midis entiers à l’ombre de la cour, à regarder les domestiques laver notre linge. Notre chien, écrasé de chaleur, gardait la gueule béante, comme pour la faire sortir.

Ma mère était folle.

Les anciens auraient dit qu’elle avait été touchée par la main des dieux mais, si quelque chose l’a effleurée, ce n’était que les doigts sales du malheur. «Folle». Le mot est sale, tabou. Mes tantes le prononçaient avec un reniflement de mépris en étouffant ainsi tout commentaire. Ma famille finit par l’enterrer, et les gens, proches, amis, tout le reste de la ville, choisirent de ne garder que cet adjectif. Mais moi, je ne l’ai pas oubliée.

D’elle, j’ai des images, ou plutôt des fragments, mais je n’arrive plus à dire s’ils appartiennent au mythe ou à la réalité. Peut-être que je l’invente ou l’idéalise. Peut-être est-elle supposée rester sans visage, comme Allah, même si ce déni a toujours été une malédiction, car mon père n’a plus jamais prononcé son nom.

Ils s’étaient connus dans son magasin d’étoffes du souk de Mossoul. Mon père avait repris le commerce de son père malade et continué à vendre avec succès de sublimes tissus provenant de Syrie, d’Iran et de Turquie. Ma mère s’était approchée de l’échoppe pour regarder ce qu’il avait à lui vendre, et elle à lui offrir.

Elle venait d’une famille turcomane de Kirkouk. Elle était belle, jeune, et possédait un rire plus captivant que n’importe quelle chanson. De semaine en semaine, elle revint plusieurs fois dans le magasin de mon père et parvint à le convaincre qu’elle était le présent qu’il attendait. Hadiya, cadeau de Dieu, la femme surgie de nulle part qui, à force de sourires, l’avait mis à genoux.

Saïd l’épousa peu après avoir acheté des terres à l’extérieur de Mossoul. Il se lança dans ce nouveau travail avec passion, négligeant peu à peu sa jeune épouse, qui tentait de trouver sa place dans la grande demeure où sa belle-mère et ses belles-sœurs l’observaient, à l’affût de la moindre erreur.

Sous leurs regards acérés, Hadiya essaya de montrer ses talents de cuisinière et de maîtresse de maison, en vain. Même après la naissance de mon frère et de ma sœur, les remarques acerbes jalonnaient toujours son quotidien, ombres plus grandes que la sienne, autant de cafards qui la suivaient partout où elle allait. Peu à peu, ils devinrent une partie d’elle-même et finirent par la dévorer.

Je n’ai jamais su si cette hostilité était due au fait qu’elle était étrangère ou qu’elle avait perdu beaucoup d’enfants, comme si son ventre refusait d’offrir un nouvel être à cette famille hostile. Mais, au fil du temps, elle se replia sur elle-même et resta cloîtrée dans ses quartiers. Elle ne donnait plus d’ordres aux domestiques, ne cuisinait plus, parlait uniquement quand on lui adressait la parole. Son rire déserta la maison pour ne plus jamais y revenir.

Dans les derniers souvenirs que j’ai d’elle, je la vois inaccessible, absente, même quand elle nous prenait dans ses bras, comme si un djinn malveillant s’était emparé d’elle. Elle n’était plus qu’un corps qui errait dans notre demeure, à la recherche d’une chose qui n’existait que dans sa tête. Peut-être essayait-elle de retrouver les ombres de ses enfants perdus. En réalité, elle était déjà partie depuis longtemps.

Mais je me rappelle aussi la tendresse de ses sourires, ses longs cheveux noirs qui effleuraient ses épaules lorsqu’elle secouait la tête, la minuscule tache sous la pupille de son œil droit.

bio

Née en 1991, Chloé Falcy est piquée par la fièvre des livres depuis toute petite. Elle dévore tout ce qui lui tombe sous la main, puis se prend à raconter ses propres histoires, même à l’école, où elle écrit des récits cachés sous ses cahiers. Cette passion de toujours la pousse à choisir un cursus en Lettres à l’université de Lausanne. Mais la plume la démange tant qu’elle interrompt ses études pendant une année pour écrire son premier roman, *Balkis*, qui sort début novembre 2017 chez Pearlbooksedition.

biblio

Balkis

Pearlbooksedition, 2017.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d’un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de l’Association [chlitterature.ch], de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.



PHOTO: JOUR CUDRE